

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{lre}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'Été).

Départs de Saumur pour Nantes.		Départ de Saumur pour Paris.	
6 heures 36 minut. soir,	Omnibus.	9 heures 49 minut. matin,	Express.
4 — 10 — —	Express.	11 — 50 — —	Omnibus.
2 — 58 — —	Express-Poste.	6 — 36 — —	Omnibus.
10 — 23 — —	Omnibus.	8 — 58 — —	Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
8 heures 2 minut. matin,	Omnibus.	7 heures 27 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 — — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 5.

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Paris, le 18 septembre 1855.

On attend à chaque instant, de Marseille, l'analyse télégraphiée des rapports et des correspondances de Crimée, relatifs à la prise de Sébastopol. On sait, aujourd'hui, que le major Leicester Curzon, de la brigade des carabiniers, secrétaire militaire assistant du général Simpson, est parti le 11 de Balaklava, avec les dépêches, sur le bateau à vapeur le *Telegraph*, se rendant directement à Marseille, où il doit arriver aujourd'hui ou demain matin de bonne heure, s'il n'a pas été contrarié par le temps. Aussitôt après son arrivée, le fil électrique de Marseille ne manquera pas de fournir les premiers détails, pour lesquels l'esprit public montre une curiosité si impatiente.

En attendant, l'opinion se préoccupe justement de l'effet produit, surtout en Allemagne, par la nouvelle de l'éclatante victoire des armées alliées.

À Londres, on est persuadé que la chute de Sébastopol est déjà considérée comme un événement heureux par le gouvernement de l'Autriche, cette chute mettant fin à l'un des actes de la guerre et garantissant l'une des conditions de la paix qui était en discussion ; la limitation des forces navales de la Russie. La défaite de l'armée russe affaiblit aussi, d'une manière sensible, la puissance morale et matérielle du gouvernement des Czars sur les populations slaves ou grecques ; autant de causes de satisfaction pour la vieille politique de la maison de Hapsbourg.

Cependant, ainsi que le fait remarquer aujourd'hui le *Morning-Post*, ces avantages sont contrebalancés par cette considération que les Puissances occidentales ayant mené à fin la partie la plus difficile de l'entreprise, sans la participation de l'Autriche, elles se trouvent, moins que jamais, liées par les engagements qu'elle a évité d'accomplir. La situation de l'Italie offre également à l'Autriche de sérieux motifs de craintes, et la belle conduite qu'a tenue la Sardaigne, pendant cette campagne, lui donne droit à l'appui de l'alliance à laquelle l'Autriche a maladroïtement rompu en visière. Un autre

malheur est acquis à l'Autriche, une dépêche du comte de Nesselrode a transpiré, précisément après l'évacuation de Sébastopol, bien qu'elle ait été écrite au mois de juin, et, dans cette dépêche, le rusé ministre d'Alexandre affecte d'établir qu'il y a identité parfaite entre la manière de voir des deux cours impériales, sur toutes les conditions de la paix. Cette dernière particularité a surtout contribué à rendre plus louche encore la situation du cabinet autrichien vis-à-vis des Puissances occidentales, lesquelles, fortes de leur succès, doivent naturellement souhaiter et exiger une attitude plus nette.

M. le comte Buol fait bien, dit-on, tous ses efforts pour montrer qu'il est resté fidèle aux relations politiques, liées d'abord par lui avec l'Angleterre et la France, et qu'il a repoussé toutes les ouvertures de l'ambassadeur du Czar. Mais, ces communications, l'ambassadeur d'Autriche doit le comprendre, ne peuvent plus suffire. Nous sommes donc heureux de penser que la ruine de la flotte russe de la mer Noire et la destruction de Sébastopol faciliteront au gouvernement de Vienne un retour prompt et définitif aux premières dispositions qu'il avait manifestées et qu'il aurait dû garder. — Havas.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Nous empruntons au journal de Constantinople quelques détails rétrospectifs :

« Devant Sébastopol, 1^{er} septembre.

» Vendredi soir, les Russes ont fait l'inauguration du pont qu'ils ont jeté sur le port du cap Saint-Paul, à Sévernaya ; cette cérémonie a eu lieu aux flambeaux, et c'était, je vous assure, un curieux et imposant spectacle que celui de cette longue file de lumières, qui passait et repassait dans la nuit. Le lendemain, ce pont, qui nous paraît fort long et fort large, a été mis en activité, et nous n'avons cessé d'y remarquer un mouvement extraordinaire de troupes. Deux petits bâtiments à vapeur ont fait le service de transport d'une rive à l'autre. Nous avons bien essayé de troubler un peu toute cette animation, tout ce va-et-vient, en lançant quelques projectiles contre le pont ; mais ils n'ont pu attein-

dre aussi loin, et je crois que si nous voulons le détruire, ce qui ne peut être d'aucune façon une mauvaise chose, il faudra porter en avant quelques batteries. Le vaisseau les *Douze-Apôtres* a pris une excellente position, en vue de notre artillerie ; mais l'endiable bâtiment a tout son pont recouvert, à plus d'un mètre, d'une couche de terre et de sable qui lui fait une cuirasse impénétrable ; quelques-unes de nos bombes ont été, inutilement, s'enfoncer dans cette couche épaisse.

» Toutes les tentatives faites vainement contre le pont et ce bâtiment n'ont été qu'un jeu, une distraction pour nos artilleurs ; la n'est pas l'important de la question. C'est du côté de la tour Malakoff et du Redan que la partie est plus sérieuse que jamais. Le bombardement y continue avec un redoublement d'activité ; les Russes, décimés par nos projectiles, ont pris le parti de retirer leurs pièces en arrière, et n'en ont laissé que quelques-unes en batterie, pour entretenir le feu ; leurs réserves sont abritées par de forts blindages.

» Aucun fait de guerre nouveau ; les troupes travaillent à force dans la tranchée, où elles passent une nuit sur deux ; la garde impériale fournit, chaque nuit, pour ce travail, six ou sept bataillons sur les quinze qui forment son effectif.

» Le brave général Montevecchio, que l'on avait cru mort, et qui avait, il est vrai, reçu une blessure des plus dangereuses et des plus extraordinaires (une balle lui avait passé entre les poumons et le cœur), se trouve aujourd'hui en voie de guérison, et dès qu'on pourra le déplacer sans craindre un accident, on le transportera à Constantinople, et de là à Gènes.

Nous lisons dans le même journal, sous la date de Constantinople, le 6 :

« Nous avons reçu, en date du 18 août, des nouvelles de Kars tout-à-fait rassurantes. D'après ces nouvelles, cette place peut facilement tenir deux mois encore contre les Russes. Elle est complètement à l'abri d'un coup de main, et elle n'a rien à craindre que la famine. Mais elle a des vivres assurés, et, de plus, par le côté Est, qui est libre, les éclaireurs ottomans apportent à la garnison toute

FEUILLETON

LES GENTLEMEN DE GRANDS CHEMINS.

(Suite.)

VI. — M. HENRI DE CASTRES.

M. Parker quitta M^{lle} de Castres et s'achemina vers l'hôtel Gordon. Il avait été calme et doux devant la jeune fille ; mais les passions ne raisonnent pas juste, quelques erreurs se mêlant toujours à leur logique, et le lieutenant n'espérait pas lui-même être aussi conciliant qu'il l'avait promis. D'abord il n'aimait pas les Français.

— Je sais bien, se disait-il, que nous avons brûlé leurs vaisseaux à Aboukir, mais ils n'en ont pas moins tué mon brave camarade Edouard Lesly le *midshipman*.

Ainsi, un événement naturel à la guerre, la mort d'un homme armé pour en tuer d'autres et subissant les chances prévues d'une bataille, cet événement le remplissait de haine et de fureur, après trois ou quatre ans écoulés ; tellement les intelligences les plus droites sont sujettes à s'égarer lorsque les passions les agitent.

Il regardait aussi M. de Castres comme un obstacle qu'il avait la volonté d'écarter, même par la violence, puisque Marie l'aimait et avait accepté son amour. La jeune fille était maintenant son bien, et il avait le droit de disputer son bien les armes à la main, si on essayait de le lui ravir. Ce qui augmentait sa colère et faisait disparaître tous ses scrupules, c'est qu'à ses yeux M. de Cas-

tres était un malhonnête homme, un homme assez déloyal pour manquer à sa parole et abandonner une femme après l'avoir séduite.

C'est dans ces sentiments qu'il allait aborder M. de Castres. Celui-ci pensait tout différemment ; et d'abord, loin d'avoir la moindre antipathie pour l'Angleterre ni pour les Anglais, il aimait au contraire le gouvernement de l'Angleterre et les Anglais eux-mêmes. L'Angleterre n'avait-elle pas fait tous ses efforts pour abattre la République et replacer les Bourbons sur leur trône ? Il est vrai que les opinions politiques s'étaient adoucies, que son royalisme avait beaucoup diminué, et qu'il était prêt à entrer dans l'armée du Premier Consul ; mais cette résolution tenait plutôt à la position où il se trouvait qu'à ses désirs secrets ; il ne pouvait oublier entièrement ni la cause qui lui avait fait prendre les armes cinq ans auparavant, ni sa naissance.

Le jeune comte, conduit en Angleterre par la volonté de son père, et chargé de ramener en France une parente inconnue, redoutait l'issue de son voyage et reculait le moment où il aborderait sa cousine.

— J'irai ce soir chez *mistress Parker*, se disait-il. Puis, le soir venu, il se demandait si les mœurs anglaises permettraient qu'une première visite eût lieu dans la soirée, et si elle ne serait pas plus convenable dans le milieu du jour. Assis devant une table dont on avait enlevé la nappe et sur laquelle, suivant les habitudes anglaises, on avait

posé une bouteille de bordeaux, M. de Castres venait d'achever son déjeuner, et il était sollicité par son hôte attentif à boire quelques verres de vin de France. Il était à peu près une heure après midi, et, en déjeunant aussi tard qu'il l'avait fait, le jeune homme s'était conformé à une mode nouvellement adoptée à Paris, qui consistait à supprimer le souper de nos aïeux et à placer le dîner au moment où toutes les affaires de la journée sont terminées, c'est-à-dire à six heures.

— Allons, se dit-il, je vais m'habiller, et décidément j'irai aujourd'hui me présenter à ma belle cousine, cette langoureuse anglaise... est-elle belle?... Je voudrais qu'elle ressemblât à la *fée Dantue* et qu'elle me trouvât difforme... Parbleu ! ce serait deux chances en ma faveur. Mais ce vin de Bordeaux est trop froid pour m'égarer, il faut que je donne à ma cousine un spécimen de la légèreté française. Peter, dit-il en s'adressant au domestique qui le servait, échangez ce bordeaux contre du champagne, s'il vous plaît.

M. de Castres faisait comme ces soldats qui ne vont au feu que la tête échauffée par l'eau-de-vie. La bouteille échangée, Peter sortit et rentra aussitôt.

— M. le lieutenant Parker, dit-il.

— Très-bien ! s'écria M. de Castres, qui n'était pas au courant du personnel de la famille Parker. C'est le tuteur ; je lui dirai ce qu'il m'eût été difficile de dire à la jeune fille... Faites entrer, Peter.

espèce d'approvisionnement. Ceux que les Russes ont détruit dans les environs n'étaient pas destinés à Kars, mais au corps d'armée qui se trouvait à Tchildir et dans les environs de Bayazid, et qui s'est replié sur Erzeroum.

» Le bâtiment à vapeur le *Saïk-Chadîh* est parti pour Prévésa, afin d'y embarquer des troupes qu'il transporterait à Tripoli de Barbarie.

» Monsieur le général Bousquet est arrivé à bord de l'*Indus*, en compagnie de M. le colonel d'artillerie Mazure (aujourd'hui général). Ce dernier est parti immédiatement pour la Crimée. »

(Constitutionnel).

EXTÉRIEUR.

POLOGNE. — Varsovie, 13 septembre. — Avant-hier, on a célébré ici la fête de l'empereur Alexandre II par une messe à la cathédrale de Saint-Jean, où l'évêque Fialkowski a célébré le service divin, et à la cathédrale gréco-russe, où un *Te Deum* a été chanté tandis que des salves d'artillerie étaient tirées à la citadelle Alexandre. Après la messe à l'église catholique, les hauts dignitaires du clergé, les militaires et la bureaucratie se sont rendus chez le prince Paskiewitch, qui a accueilli leurs félicitations et qu'ils ont accompagné à la cathédrale russe. Ces églises luthériennes et réformées, ainsi que les synagogues, ont également célébré la fête, et l'hymne national *Bosche chrani tsara (Salvum fac regem)* a été chanté. A quatre heures, un grand banquet a eu lieu chez le prince, et le soir la police a ordonné une illumination splendide.

Cependant, cette première fête de l'empereur avait un caractère forcé de joie officielle, car, dans la matinée, la nouvelle de la chute de Sébastopol était arrivée, et le prince l'avait communiquée aux personnes de sa suite. Quoiqu'on ne encore publique, personne n'en doute parmi les Polonais. On ajoute que la flotte russe n'existe plus. Quel succès ! Quel triomphe pour la politique des puissances occidentales ! L'orgueil de la Russie a provoqué les coups qu'elle se croyait en état de parer, et ce qu'elle a refusé à Vienne, lui est arraché par la force des armes. La flotte, Sébastopol, où l'autocrate menaçait la Turquie, et par suite l'indépendance de l'Europe, n'existent plus.

Il y a vingt-quatre ans, le 8 septembre, le prince Paskiewitch et le grand-duc Michel entraient dans Varsovie à la tête d'une armée russe. Ils commencèrent alors l'œuvre d'incorporation de la Pologne, contrairement aux stipulations du congrès de Vienne. La Constitution fut abolie, l'armée polonaise dissoute, mais on maintint les recrutements qui dépeuplent le pays. Par un retour que les Polonais appelleront providentiel, c'est le 8 septembre qu'est tombé Sébastopol.

Cependant des personnes au courant des faits politiques prétendent qu'il faudra d'autres coups pour imposer la paix à la Russie. Le cabinet de Pétersbourg a calculé d'avance l'étendue de la résistance à opposer à l'attaque. Il avait muni Menschikoff et Gortschakoff de pleins pouvoirs pour détruire la flotte russe, le cas échéant, tandis que, sur les chantiers de Nicolaïeff, on construit des bâtiments de ligne à hélice de 131 canons. Il paraît que le gouvernement russe n'admet pas qu'on puisse lui

imposer les limitations de ses forces navales dans la mer Noire ; il se flatte même, assure-t-on, de pouvoir défendre encore le côté nord de Sébastopol. Certes, la tâche est bien difficile, et une semblable résolution nous rappelle la circulaire dans laquelle M. de Nesselrode proclamait « que, quand même la force des circonstances passagères pourrait nécessiter l'acceptation d'une paix qui ne s'accordât pas avec la dignité de la Russie, ce ne serait qu'un armistice. » Tenez donc pour certain que la diplomatie russe ne reconnaît d'autres limites à ses plans de domination, que l'impossibilité à laquelle la lutte actuelle devrait la réduire.

On attend ici de Vienne le prince Gortschakoff, qui viendra, dit-on, conférer avec l'empereur. La nouvelle d'une prochaine visite du czar s'est répandue après le retour du Revel du chef de la chancellerie diplomatique, M. le chambellan Alexandre de Krusenstern.

Le chef de l'artillerie de l'armée active général Stachovitch, arrivé avant-hier de la forteresse Nowogeorgiewsk, où il s'était rendu pour affaires de service, a envoyé le général d'artillerie Soumarokoff à Kowno, ville par laquelle passent de grands trains de munitions. Le chirurgien en chef de l'armée active, M. de Tschetyrkin, s'était rendu à Kieff pour donner un coup-d'œil aux hôpitaux et aux ambulances de l'armée du centre. Dans son rapport au prince généralissime de l'armée, il se félicite de l'état satisfaisant de ce service.

Les prix des céréales montent sans qu'on puisse prévoir quand la hausse s'arrêtera. Lors de la concentration des troupes en Pologne, l'intendant de l'armée demanda au prince de prohiber l'exportation des blés, pour en faire baisser le prix. Après le départ des troupes, on a rendu l'exportation libre de nouveau, de sorte que les hauts prix se maintiennent : c'est donc toujours aux dépens du producteur et du consommateur que les mesures du gouvernement ont été prises, et vous sentez que cela n'est pas fait pour rendre la guerre populaire en Pologne. L. Boniface. (Constitutionnel).

FAITS DIVERS.

LE GÉNÉRAL CANROBERT. — Les journaux de province nous font connaître l'enthousiasme avec lequel les populations patriotiques des départements ont fêté la prise de Sébastopol. Partout les manifestations ont été dignes de notre glorieuse armée, et les touchants récits qu'elles provoquent mériteraient à coup-sûr également d'être mentionnés, si l'espace le permettait. Nous ne reproduisons toutefois que l'extrait suivant du *Journal de Bergerac*, qui emprunte à la présence du général Canrobert dans cette ville, un intérêt tout particulier. Nous lisons dans cette feuille :

« La semaine qui vient de s'écouler a été pour notre ville une série de vives émotions. Mardi matin, une foule compacte attendait l'arrivée des courriers; les journaux ont été lus dans la rue, et à ces mots d'une dépêche du général Péliissier : *Karabelnaïa et la partie sud de Sébastopol n'existent plus*, des vivats ont éclaté de toutes parts. Le soir même une fête s'improvisait.

» Un événement inattendu est venu ajouter à l'émotion des jours précédents. La diligence de Sarlat

est arrivée, et un voyageur en casquette et en paletot se rendait tranquillement à l'*Hôtel des Voyageurs*. Tout-à-coup le bruit se répand que ce personnage, qui ne portait aucune décoration, pas même le simple ruban de légionnaire, n'était autre que le général Canrobert. En un clin-d'œil, la rue Neuve fut encombrée, l'*Hôtel des Voyageurs* envahi et c'est à peine si M. le maire de Bergerac et quelques conseillers municipaux, prévenus à la hâte, purent se faire jour pour arriver jusqu'à la grande salle de l'hôtel. C'était en effet le général Canrobert qui venait d'assister à la session du conseil général du Lot, et qui se rendait à Paris où il paraît mandé par l'empereur. La municipalité s'empressa de présenter ses hommages à l'ancien chef de l'armée d'Orient en lui demandant pardon d'avoir troublé un incognito que la population ne paraissait pas, du reste, disposée à respecter. Un bouquet, préparé par les soins pressés de M. Boucher, commissaire de police, fut offert au général, ainsi qu'une pièce de vers improvisée sur la prise de Sébastopol, par un membre du conseil municipal, dont nous avons pu obtenir une copie :

Quel cri parti du fond de la mer Noire
A tout-à-coup reveillé nos échos ?
Vous renaîsez, beaux jours de notre histoire,
La France encor retrouve ses héros.
Eufie d'orgueil, le géant moscovite
Lançait de loin ses insolents défis ;
Mais c'est en vain que sa fureur s'agite :
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Se rappelant un mot de Sainte-Hélène
Qu'il crut pour nous un présage fatal,
Il espérait que l'Europe incertaine
Serait *cosaque*, à son premier signal,
Mais ce mot-là n'était qu'un cri d'alarme
Que l'Exilé jetait sur nos débris ;
L'aigle aujourd'hui protège encore nos armes ;
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Fier d'un empire aux immenses rivages,
Tu te flattais que nous n'o-er-ions pas,
Comme autrefois pour venger nos outrages,
D'un ciel maudit affronter les frimas ;
Car tu pensais qu'une paix trentenaire
Sous ses douceurs nous avait amollis.
Au monde entier tu déclarais la guerre...
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Mais, insensé, quand la France sommeille
Il est prudent de la laisser dormir ;
Il ne faut pas alors à son oreille
Ressusciter un triste souvenir.
Quand son beau front de rougeur se colore,
Tremble, malgré tes remparts de granits...
Si nos vaisseaux franchissent le Bosphore,
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Ta vanité qu'ici-bas rien n'égale
Avait rêvé le trône universel,
Et, non content de la pourpre royale,
Pontife impur, tu profanes l'autel.
Tes légions qu'en vain on fanatise,
De leur ardeur sauront bientôt le prix...
Tout tombera, ton trône et ton église...
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Eh ! que nous font ces hordes de sauvages
Que tu vomis de tes affreux déserts ?
Penses-tu donc qu'il suffit de leurs rages
Pour imposer ton joug à l'univers ?

Nous avons dit que le lieutenant Parker était un homme blond, d'une stature peu élevée, et qui, sous des allures féminines, cachait une force et une agilité extraordinaires. M. de Castres, d'une taille au-dessus de celle du lieutenant, avait les traits mâles, les cheveux noirs, les yeux un peu hardis, et sa figure était pleine de bonne humeur et de gaieté.

— Mylord, dit-il en s'avancant vers le lieutenant.

— Permettez, Monsieur, je ne suis point lord.

— Alors pardonnez-moi, Monsieur. En France, quand nous nous trouvons devant un Anglais d'aussi bonne façon que vous l'êtes et qui occupe une place honorable dans l'armée, nous nous figurons toujours que c'est un lord... Vous êtes le tuteur de ma cousine de Castres ? Je vous croyais moins jeune, Monsieur... Au fond, j'aime autant avoir affaire avec quelqu'un de mon âge, nous nous entendrons mieux... Veuillez excuser mon incivilité... c'était à moi à faire la première visite... Mais comment diable avez-vous appris mon arrivée à Londres ?... Avant tout, un verre de champagne... Vous comprenez, Monsieur, que je n'en réponds pas, parce nous ne sommes pas en France ; mais j'espère qu'il sera bon.

En parlant ainsi, M. de Castres fit sauter le bouchon, la liqueur mousseuse s'élança hors du goulot de la bouteille, le jeune Français remplit un verre et le présenta au lieutenant. Celui-ci croisa ses bras sur sa poitrine :

— Monsieur, dit-il en repoussant le verre, qui sait si

nous ne sortirons pas d'ici pour nous couper la gorge ?

— D'accord, Monsieur, d'accord ; mais cela ne doit pas nous empêcher de boire un verre de champagne.

— C'est vrai, dit le lieutenant, séduit par la bonne humeur et l'air ouvert du Français.

Et le vin fut bu.

— Monsieur, dit alors M. de Castres, nous avons donc à débrouiller à nous deux quelques affaires sérieuses ?

— Eh ! mon Dieu, oui, monsieur le Comte... Je crois que telle est votre qualité ?

— Oui, je suis comte, ou, pour mieux dire, je l'étais ; car aujourd'hui, en France, on ne connaît plus ces titres nobiliaires ; ils sont abolis... Je pense, Monsieur, que vous pouvez me donner des nouvelles de ma cousine : comment se porte M^{lle} de Castres ?

— Parfaitement, Monsieur ; c'est d'elle dont je viens vous parler. Vous venez nous l'enlever, Monsieur ?

— Monsieur, répondit M. de Castres avec la plus grande politesse, je viens d'abord remercier votre famille de toutes ses bontés pour une personne de ma maison, ensuite je ramènerai ma cousine en France, si tel est son bon plaisir.

— Et votre projet est de l'épouser ?

— C'est le projet de mon père, Monsieur ; mon père attache la plus grande importance à ce mariage, qui était, je crois, dans les désirs de M^{me} la comtesse de Castres, ma tante.

— Et vous, Monsieur, voudrez-vous bien me dire quels sont vos projets ?

— Monsieur, répondit Henri de Castres, dont le front devint soucieux, encore un verre de champagne, et à la santé de ma cousine !

— Volontiers, Monsieur ; mais vous ne me répondez pas.

— C'est que c'est un sujet délicat, dit M. de Castres.

— Vraiment.

— Oui, vous me faites marcher sur des charbons ardents... Vous savez, mon cher Monsieur, que je ne connais point ma cousine ; j'ignore si c'est ou non une jolie personne ; je ne peux pas savoir si son caractère sympathisera avec le mien... Enfin, Monsieur, aurai-je le bonheur de lui plaire ?

— Oh ! répondit brusquement M. Parker, un Français a toujours cette espérance et presque cette certitude.

— Eh bien ! dit Henri de Castres, je ne suis pas de mon pays sous ce rapport, je n'espère pas plaire à ma cousine, je le crains.

— Rassurez-vous, cela n'arrivera pas.

— En vérité ?

— Oui, Monsieur, vous êtes dangereux pour les femmes, vous avez l'art de les séduire et de vous les attacher ; mais M^{re} de Castres est à l'abri de vos coups.

— Dieu le fasse ! dit le Français en buvant un verre de champagne.

Quand d'Attila la hideuse cohorte
Menaçait Rome avec tant de mépris,
Rome mourait... La France n'est pas morte...
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Nous avons ri de ta haine fébrile,
Et quand ton Aigle insultait le Croissant,
Nous savions bien, colosse aux pieds d'argile,
Que tu craignais le poids de l'Occident.
Dieu ne veut pas que la justice abdique...
Si les Anglais avec nous sont unis,
Tu n'est plus rien, potentat schismatique...
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Comme un forban mis au ban de l'Europe,
Dissimulant un drapeau, sans honneur,
Tu peux, la nuit, dévaliser Sinope,
Et te vanter de ce trait de valeur.
Si nous cherchons ta flotte incendiaire,
Sous des rochers tes mâts sont accroupis.
Mais nous saurons découvrir leur repaire...
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Dans tes Etats où tu parlais en maître
De coups mortels la France te frappa,
Lorsqu'à tes yeux elle fit apparaître
Les spectres noirs d'Inkerman et d'Alma,
A ton chevet, le testament de Pierre,
Charte des Czars, fut relu par tes fils...
Mais tu disais en fermant ta paupière :
« L'heure a sonné... Sébastopol est pris !... »

Nous résister ! Qui pourrait le prétendre !
Nous, dont les chefs, vrais chevaliers français,
Au second rang s'honorèrent de descendre,
Heureux d'avoir préparé le succès.
Vienne le jour de la grande victoire,
Et nous saurons en diviser le prix.
Mais il est temps... Faisons deux parts de gloire...
L'heure a sonné... Sébastopol est pris !

Et vous, soldats, dont la patrie est fière,
Le monde entier admire vos travaux,
Tout a plié sous votre ardeur guerrière,
Vous renouez la chaîne des héros.
Sous vos drapeaux, emblèmes de vaillance,
Par l'avenir ces mots seront inscrits :
« Gloire éternelle aux enfants de la France »,
« Ils ont vaincu... Sébastopol est pris ! »

« L'honorable chef de notre vaillante armée accepta très-gracieusement ces vers, lut surtout avec émotion l'avant-dernière strophe, et remercia l'auteur dans les termes les plus affectueux. Il s'entretint ensuite quelques instants avec ceux qui l'entouraient, et parla surtout avec enthousiasme de nos soldats de Crimée et des braves chefs qu'ils avaient à leur tête.

« Le général Canrobert a réalisé pour nous dans cette courte visite l'idée que nous nous étions formée de son beau caractère. C'est un homme d'une simplicité antique et d'une modestie qui exclut tout soupçon d'affectation. Quand on voulait faire sa part dans le brillant succès qui vient de couronner les efforts de nos armes, il reportait tout l'honneur de cette grande œuvre à son successeur et s'exprimait sur tous les généraux qu'il avait laissés en Orient de la manière la plus flatteuse. »

— Le roi de Sardaigne ne doit partir, dit-on, qu'au commencement du mois d'octobre pour Paris; il se rendra ensuite à Londres. Sa Majesté sera accompagnée par le chevalier Massimo d'Azeglio, sénateur du royaume. On dit que plus tard le comte Cavour, président du conseil, ira rejoindre le roi. — Havas.

— Elle sait d'ailleurs, reprit le lieutenant, que vous n'êtes pas libre.

— Elle le sait? s'écria M. de Castres, et qui peut l'avoir instruite?

— Moi.

— Vous, Monsieur, vous m'auriez rendu ce service ! Et comment vous-même êtes-vous instruit de mes affaires ?

— J'ai vu ce matin la personne à laquelle vous êtes attaché, et elle ne m'a caché ni sa position, ni la vôtre.

— Impossible ! impossible ! s'écria M. de Castres.

— Voilà ma preuve, dit le lieutenant en tirant de sa poche la promesse de mariage livrée par la gypsie : voyez, Monsieur, voilà votre signature, cela est clair et précis. Vous êtes lié, autant qu'un honnête homme puisse l'être, à dona Thomassa Curtil, y Alvarès, y San-Iago : une très-jolie Espagnole, qui a des yeux superbes.

M. de Castres prit cette lettre, il jeta un coup-d'œil sur la signature et la rendit au lieutenant.

— Mon cher ami, dit-il, permettez-moi cette expression, on vous a trompé. Vous tenez dans vos mains le faux le plus maladroit possible. Je n'ai point signé cela : on n'a pas même pris la peine d'imiter ma signature. Cette Espagnole est une aventurière.

Il y a dans le fait d'avoir été pris pour dupe, quelque chose de si pénible pour l'amour-propre, que le premier mouvement de la personne dupée est, en général, d'en

— M. X..., ayant fait à quelques lieues de la capitale l'acquisition d'une propriété dont il devait hier payer une partie, s'était mis en route de bonne heure et suivait à pied le bord de la Marne en compagnie d'un jeune chien de chasse. Désirant habituer cet animal à aller à l'eau, il l'excitait, chemin faisant. Mais comme le chien n'avait pas l'air de vouloir se rendre à cette invitation, le maître, impatient, le prit par la peau du dos et l'envoya dans la rivière. Une fois dans l'élément liquide, le quadrupède se tira d'affaire assez bien ; mais la berge étant élevée d'environ un mètre en cet endroit, il fit d'inutiles efforts pour remonter, de sorte que son maître, obligé de l'aider à gravir l'escarpement, se mit à plat ventre et se pencha si fort en avant que son portefeuille, qui contenait mille dix f. en billets de banque, glissa de sa poche et disparut dans l'eau.

Grande fut alors la stupéfaction de M. X..., car il ne sait pas nager, et la rivière est en cet endroit profonde et rapide. Après être resté quelques temps à réfléchir sur ce qu'il avait à faire, il prit le parti de s'en aller. A quelques kilomètres plus loin, le pauvre homme, apercevant un groupe assez considérable au bord de l'eau, s'approcha machinalement pour savoir ce qu'il y avait là, et il vit un garçon d'une douzaine d'années qui, le corps nu et le pantalon serré aux reins, invitait les spectateurs à jeter dans l'eau une pièce de deux sols qu'il se chargeait d'aller chercher au fond de la rivière. Le commerçant songe aussitôt au parti qu'il peut tirer de cette rencontre ; il propose au petit bonhomme de venir repêcher son portefeuille, en lui promettant, comme de juste, une récompense honnête, et le plongeur part avec le propriétaire de l'objet perdu, suivi de plusieurs personnes curieuses d'assister à l'opération.

Quand on fut sur les lieux, M. X... montra l'endroit juste où le portefeuille était tombé, et le petit garçon, jugeant que le courant avait dû l'entraîner pendant qu'il allait de la surface au fond de l'eau, se jeta à la nage un peu plus bas, plongea, revint au dessus sans avoir encore rien trouvé, et puis plongea de nouveau. Cependant, le négociant suivait avec anxiété les mouvements du nageur, et, pour faire justement apprécier le motif de son inquiétude, il avait révélé aux spectateurs quelle était la somme renfermée dans le précieux portefeuille.

Sur ces entrefaites, le plongeur reparut enfin avec sa trouvaille, qu'il s'empressa de rapporter. M. X., enchanté, tira de sa poche une pièce de cinq francs, et d'une main il la présentait au petit garçon, tandis que de l'autre il s'appretait à reprendre l'objet repêché, lorsque l'un des assistants, outré d'une pareille laderie, arrêta aussitôt la main du propriétaire : « Mon ami, dit-il ensuite en s'adressant au plongeur, monsieur l'offre cinq francs pour lui rendre ce portefeuille que tu as retrouvé au risque de ta vie. Eh bien ! je te donne le double pour le rejeter où tu l'as pris. »

M. X..., à ces mots, vent se précipiter pour empêcher le jeune garçon de faire ce qu'on lui conseillait ; mais il était trop tard, et le portefeuille disparaissait de nouveau dans la rivière. « Maintenant, Monsieur, dit toujours le même individu à M. X..., combien offrez-vous à cet enfant pour aller rechercher vos dix mille francs ? » M. X..., se voyant cette fois forcé de capituler, promit de donner une somme

vouloir à celle qui lui ouvre les yeux. Ce fut ce sentiment qu'éprouva M. Parker.

— Je vous crois, Monsieur, dit-il froidement, et puisque vous ne reconnaissez pas cette signature, laissons cette femme, aventurière ou non ; mais vous voudrez bien me dire si vous comptez obéir à monsieur votre père et demander la main de M^{lle} de Castres ?

— Parbleu ! monsieur, reprit le jeune homme, que le champagne commençait à égayer, vous n'êtes point un tuteur, vous êtes trop jeune pour un tuteur ; vous êtes peut-être un amoureux ?

— C'est possible, Monsieur, je ne me suis point donné comme un tuteur.

— Et un amoureux aimé ? poursuivit M. de Castres.

— Oui, Monsieur, répondit avec fermeté le lieutenant.

M. de Castres se jeta dans les bras de l'officier anglais.

— Oh ! mon cher Monsieur, lui dit-il, vous me rendez la vie... Ah çà ! vous l'épousez, c'est une chose résolue... Est-ce que vous n'auriez pas une promesse de mariage signée, Marie de Castres, et dont la signature serait un peu meilleure, bien entendu, que celle de l'Espagnole ?

— Monsieur, s'écria le lieutenant avec colère, cessons ces plaisanteries, s'il vous plaît, M^{lle} de Castres est, à mes yeux, un trésor inestimable ; je l'aime, j'en suis aimé. Elle est libre de disposer de sa main, et elle l'a fait. J'ai

raisonnable pour la famille du jeune plongeur. Quelques minutes après, il rentrait enfin en possession de ses billets de banque. (Maine-et-Loire.)

DERNIÈRES NOUVELLES.

On mande de Saint-Petersbourg, que le général Grünwald, adjudant-général de l'Empereur de Russie, a reçu l'ordre de se rendre en Crimée avec un nouveau corps de troupes.

Le langage de la presse russe tend, de plus en plus, à envenimer la lutte. La guerre, plus acharnée que jamais : telle serait la réponse du Czar à l'échec que viennent de subir ses armes. L'extrait suivant d'un fort long article, que publie aujourd'hui le Nord, semble ne laisser aucun doute à cet égard.

« Dans toute la Russie, aujourd'hui, dit-il, c'est la guerre sainte qui éclate, la guerre de 1812, avec son enthousiasme religieux et ses inspirations monarchiques ; la guerre de 1812, avec un grand homme de guerre de moins pour ennemi et en plus l'Angleterre, faisant de la dévastation des particuliers un élément de propagande révolutionnaire.

« Dans ce mouvement universel, la Russie n'a pas besoin de mendier le secours de bras mercenaires, comme la Grand-Bretagne. Ses enfants se lèvent à sa voix ; il s'en présente partout plus qu'elle n'en demande, et la Russie accueille ces dévouements patriotiques comme chose si naturelle qu'elle oublie même d'en tirer gloire aux yeux du monde. » — Havas.

INSTITUTION GAUDEAU.

Rentrée des Cours, lundi 1^{er} octobre, à 8 heures du matin.

AVIS AU PUBLIC.

Le Directeur des Postes de Saumur a l'honneur d'inviter le public à ne déposer dans la boîte aux lettres, nouvellement établie à la gare du chemin de fer, aucune lettre pour la ville et l'arrondissement postal de son bureau.

Ces lettres, emportées par les bureaux ambulants, non seulement éprouvent des retards, mais encore sont exposées à être taxées 30 centimes au lieu de 10 centimes.

Saumur, le 18 septembre 1855.

CHEVALIER LE MORE.

FOIRES. — Chaque année, il se tient quatre foires aux Trois-Montiers, arrondissement de Loudun (Vienne), savoir : le 1^{er} février, le 1^{er} mai, le 10 août et le 1^{er} octobre.

On trouve à ces foires des bestiaux de toutes espèces. Les transactions commerciales y sont nombreuses. (000)

BACCALURÉATS ES-SCIENCES, ES-LETTRES, St-Cyr. L'Ecole préparatoire dirigée par M. MOMENHEIM, rue des Postes, 2, à Paris, et dont les succès ont été si brillants cette année, par le nombre de ses candidats admis, recommencera ses cours le 3 septembre et le 1^{er} octobre. (408)

P. GODET, propriétaire-gérant.

sa parole... Vous, cependant, Monsieur, vous arrivez de France pour me l'enlever, et quand je vous demande une explication franche et nette, vous hésitez de me répondre... Finissons-en, Monsieur. Est-vous mon rival, oui ou non ? (La suite au prochain numéro.)

MM. HENRY et DEMARSON, parfumeurs-savonniers de S. M. l'Empereur, ont l'honneur de rappeler à MM. les coiffeurs et parfumeurs de province, que l'économie qui résulte pour eux, de la suppression de leurs voyageurs, leur permet de les faire profiter d'avantages considérables qu'ils ne trouveraient nulle part ailleurs que chez eux.

Toute commission devra être d'au moins cent francs et être adressée directement à leur maison, boulevard Poissonnière, 20, à Paris.

MM. les Coiffeurs qui n'auraient pas reçu de circulaire accompagnée d'un catalogue, sont instamment priés de vouloir bien en faire la demande : il y sera fait droit immédiatement. (465)

BOURSE DU 18 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 baisse 40 cent. — Fermé à 66 50.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 92.

BOURSE DU 19 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 66 50.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 92.

Expédition franc de port jusqu'à destination.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DU PETIT-SAINT-THOMAS.

TROUSSEAUX

A PRIX FIXE.

CACHEMIRE FRANÇAIS

et
LAYETTES.

Rue du Bac, 35, et rue de l'Université, 25, Faubourg St-Germain, à Paris.

et
DE L'INDE.

Les Propriétaires de cet établissement nous prient de rappeler à nos lecteurs qu'ils ont créé un service spécial pour la province. Ils envoient tous les échantillons franco, et toute expédition au-dessus de 25 francs est affranchie pour toutes les localités de la France. Les prix, marqués en chiffres connus, sont les mêmes pour Paris et la Province. — Cette maison n'a de succursale ni de représentant dans aucune ville de France, elle rejette donc toute solidarité avec ces industriels ambulants qui font des déballages dans diverses contrées sous le nom du Petit-Saint-Thomas; elle les signale à la défiance et au mépris publics. — Un catalogue détaillé des marchandises qui se trouvent dans ses magasins, est adressé aux personnes qui le demandent (478)

SERVICE DES SUBSISTANCES MILITAIRES.

ADJUDICATION

PUBLIQUE

D'AVOINE,

POUR LA PLACE DE SAUMUR.

Le samedi 29 septembre 1855, à 2 heures de l'après-midi, à l'hôtel de la Mairie de Saumur, il sera procédé à l'adjudication publique, sur soumissions cachetées, d'une fourniture d'avoine, à livrer dans le magasin militaire de la place de Saumur.

L'instruction et le cahier des charges relatifs à cette adjudication sont déposés dans les bureaux de la Sous-Intendance militaire (rue de Bordeaux), où le public sera admis à en prendre connaissance. (479)

Etude de M^e COURTOIS, notaire à Brézé.

A VENDRE PAR ADJUDICATION

En l'étude et par le ministère de M^e Courtois, notaire à Brézé,

Le dimanche 7 octobre 1855, à midi,

En totalité ou par lots de vingt-deux ares, au gré des acquéreurs,

1^o Un PRÉ, contenant 6 hectares 76 ares 50 centiares, nommé le Grand-Pré-de-l'Abbaye, situé commune de Chacé, joignant au levant le chemin du port de Chacé à Saumur, au midi M. Huard-Lambert, au couchant le Thouet et au nord les représentants Jullien.

2^o Un autre PRÉ, contenant 60 ares 50 centiares, situé dans la prairie basse de Varrains, commune de Varrains, joignant au nord François Gondouin-Touchet, au couchant François Pasquier, Sanzay et Talvard, au midi Jean Aubin, de Varrains.

3^o Un autre PRÉ, situé aux mêmes lieu et commune, contenant 16 ares 50 centiares, joignant au couchant et au midi Meunier, au levant le fossé du Petit-Marais.

On pourra traiter à l'amiable, avant l'adjudication.

S'adresser, pour traiter et avoir des renseignements, à M. VOLLAND, régisseur de M. le marquis de Brézé, et audit M^e COURTOIS, notaire. (480)

A VENDRE

Un beau et bon FUSIL à bascule de Perrin-Lepage, canon de Paris, fabrique de Bernard.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Pour cause de décès,

Un établissement de fabrication de fiches et autres articles de quincaillerie,

Situé à Fontevault.

S'adresser à M^e CHEDEAU, avoué à Saumur. (421)

EAU DE LOIRE.

M. LOUVEAU, porteur d'eau, depuis trois ans, à Saumur, a l'honneur de prévenir le public qu'il vient de terminer son établissement pour filtrer et clarifier l'eau de la Loire.

Les personnes qui désireraient s'abonner ou prendre à la voie sont priées de visiter l'établissement, pour s'assurer que l'eau est prise dans un beau courant du fleuve et hors de toutes espèces d'ordures de la ville.

L'eau que le sieur LOUVEAU fournit ne laisse aucun dépôt ni dans les cruches ni dans les filtres, ce qui donnerait mauvaise odeur et mauvais goût à l'eau.

Le sieur LOUVEAU, pour ne pas avoir les immondices répandues par les laveuses, les teinturiers et les chapeliers de Fenet, a placé son établissement sur les Ponts, rue de la Visitation, 122, près l'ancien Pont. — Le prix de l'eau est le même que par le passé. (482)

CHANGEMENT de DOMICILE.

L'Étude de M^e BEAUREPAIRE, avoué, successeur de M^e JAHAN, est transportée rue de la Petite-Douve, n^o 10. (393)

Dépôt

DE BOIS DE CHAUFFAGE de toute espèce.

S'adresser à M. LETEULLE, menuisier, rue Brault, à Saumur. (460)

A CÉDER

A des conditions très-avantageuses,

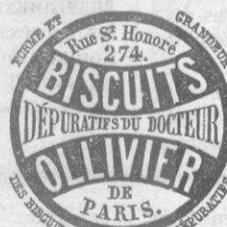
Un MAGASIN DE LIBRAIRIE, Papeterie et Cabinet de Lecture, bien achalandé, ayant une bonne et nombreuse clientèle, situé dans un chef-lieu d'arrondissement du département de Maine-et-Loire.

S'adresser à M^e CHEDEAU, avoué à Saumur. (411)

POUDRE ET PASTILLES DE CHARBON DU DOCTEUR BELLOC,

Approuvées par l'Académie impériale de Médecine.

Le rapport constate que les personnes atteintes de MALADIES NERVEUSES DE L'ESTOMAC ET DES INTESTINS, et celles chez lesquelles la digestion ne s'opère qu'avec difficulté, ont vu, en quelques jours, les douleurs les plus vives cesser complètement, l'appétit revenir et la constipation disparaître par l'emploi de ce médicament dont l'usage ne peut avoir aucun inconvénient. — Une instruction est jointe à chaque article. — Dépôts à Paris, boulevard Poissonnière, 4; à Angers, chez M. MENIÈRE, ph.; Beaufort, Moussu, ph.; Châlons-sur-Loire, GUY, ph.; Châteauneuf-sur-Sarthe, HOSSARD, ph.; Cholet, BONTEMPS, ph.; Saumur, BRIÈRE, ph.; Saint-Florent-le-Vieil, MAUSSON; Doué-la-Fontaine, PELTIER, ph. (34)



biscuits 10 fr., de 25, 3 fr. — On expédie. — Dépôts à ANGERS: M. Ménière, pharmacien, place du Pilon; — A SAUMUR: M. Brière, phar., M. Gauthier, phar; — A BAUGÉ, M. Drouet, phar. (422)

LES MALADIES CONTAGIEUSES, quelles qu'en soient la gravité, la forme ou l'ancienneté, les AFFECTIONS DE LA PEAU et les VICIES DU SANG, guérissent très-radicalement et en peu de temps par les BISCUITS OLLIVIER approuvés par l'Académie Impériale de médecine et autorisés du Gouvernement. — Ce médicament agréable au goût et facile à prendre en secret en toute saison est le seul pour lequel une récompense de 24 mille francs ait été votée à l'auteur. — Entrepôt général à PARIS, RUE SAINT-HONORÉ, N^o 272. — Consultations gratuites. Traitement par correspondance. (Affranchir.) — Les boîtes de 32 biscuits 10 fr., de 25, 3 fr. — On expédie. — Dépôts à ANGERS: M. Ménière, pharmacien, place du Pilon; — A SAUMUR: M. Brière, phar., M. Gauthier, phar; — A BAUGÉ, M. Drouet, phar. (422)

LA MERCURIALE DES HALLES ET MARCHÉS

JOURNAL COMMERCIAL - AGRICOLE,

PUBLIE 24 HEURES AVANT tous les journaux agricoles de Paris les Cours de toutes les Céréales, Denrées et Marchandises.

La MERCURIALE reçoit par la voie du télégraphe électrique et publie, dans ses numéros qui sont distribués dans les départements le dimanche matin, les Cours des marchés d'Orléans, Amiens, Chartres, Melun, Dijon, Pontoise, Saint-Quentin, Saumur, Arras, Montereau, Lyon, Nantes, Troyes, Marseille; les mardis et samedis, le Cours du marché de Londres des lundis et vendredis; et, le jeudi matin, le Cours du marché de Lille.

PRIX DE L'ABONNEMENT.		TROIS MOIS. SIX MOIS. UN AN.		
		1 ^{re} Edition, 6 numéros par semaine,	10 »	18 »
	2 ^e Edition, 5 »	7 »	12 »	22 »
	3 ^e Edition, 2 »	»	10 »	18 »
	4 ^e Edition, 1 »	»	»	12 »

ON S'ABONNE A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5.

Le Journal est adressé gratuitement à l'essai à toutes les personnes qui en font la demande par lettres affranchies.

A VENDRE

Présentement

Une MAISON, située à Saumur, rue Saint-Nicolas, n^o 53, occupée par les époux Marais.

S'adresser à M. GONDRAND-MONESTE, ou à M^e LE BLAYE, notaire. (412)

A CÉDER

De suite,

Un FONDS DE COMMERCE d'articles de Sellerie, Carrosserie et Bourrellerie, parfaitement achalandé, sis à Poitiers.

On donnera toutes facilités pour le paiement.

S'adresser à MM. DASTRE J^{no} et BRÈRE, rue Saint-Porchaire, à Poitiers. (413)

Pensionnat de Demoiselles

Dirigé par

M^{me} BERTHELOT-MIGNAN, RUE DES PAYENS, n^o 6. (401)

A LOUER

Présentement

MAISON, occupée par M. Delouche, place Saint-Michel, vue sur le Quai. S'adresser à M. CHUDEAU père. (40)

A LOUER PRÉSENTEMENT

MAISON,

64, Rue du Portail-Louis.

S'adresser à M^{me} veuve LINACIER, rue Bodin, ou à M. LINACIER.

PILULES DE BEHAUT

MODE D'EMPLOI. Ce purgatif est bien préférable à tous les autres, parce qu'il n'est pas à jeun, mais, au contraire, on mangeant bien. Il opère d'autant mieux que les aliments et les boissons pris en même temps sont plus fortifiants, ce qui épargne aux malades le dégoût et la fatigue qui empêchent de supporter les autres purgatifs jusqu'au rétablissement parfait de la santé.

PROPRIÉTÉS. Ces pilules sont purgatives et dépuratives (végétales). Elles purifient le sang de toutes les humeurs (bile, glaires, pituite, etc.) qui causent la mauvaise santé. Par ce moyen, elles guérissent un grand nombre de maladies longues et chroniques, telles que: **Darres, constipation, Catarrhes, gastrite, Plaies suppurées, hémorrhoides, Douleurs, engorgements internes,** et cette foule d'affections sans nom qui constituent ce qu'on appelle MAUVAISE SANTÉ.

BOITES DE 5 F. ET 2 F. 50 C.

CHEZ M. DEHAUT,
Pharmacien et médecin à Paris.

Dépôt à Saumur, chez M. GUICHARD.

PAPIER SÉROFUGE

ANCELAN CHOUETTE,
MÉTHODE PERFECTIONNÉE
POUR LE PANSEMENT DES
Vésicatoires et Gouttes.

Ce papier aide et filtre la sécrétion à mesure qu'elle se forme; prévient l'irritation, l'agrandissement de la plaie, enlève l'écouleur.

A Paris, chez M. ANCELAN, rue Saint-Honoré, 274.

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Prefecture et de la Mairie.